

Qui es-tu, Marie Kermeur ?

Romain Langlois



Romain Langlois

Qui es-tu, Marie Kermeur ?

Avertissement :

Le personnage de Marie Kermeur et l'île de Ty-Kern sont des inventions de Nicole Jamet et Anne-Marie Le Pezennec. Le présent ouvrage se veut un hommage à leur œuvre.

A ma femme, Elodie, sans qui cet ouvrage n'aurait pas été possible.

A Marie.

« Un menhir qui saigne, c'est la Bretagne qui pleure »

Burnec, penseur Breton.

Avant Propos

Fille de naufragée élevée par des naufrageurs, tel n'est pas le moindre des paradoxes concernant Marie Kerneur. Flic cartésienne dans un univers de légendes irrationnelles, Bretonne qui ne porte jamais de coiffe ni ne mange de kouigns, Marie s'échappe, s'évapore. Telle l'insaisissable Angélique, on ne peut la saisir. Et pourtant, beaucoup s'y sont essayés !

Le présent ouvrage n'est pas, comme le lecteur pourrait s'y attendre, une étude historique documentée ou un essai littéraire classique. J'ai choisi, afin de cerner ce complexe personnage, d'appliquer la méthode Ouelte, méthode qui consiste à affirmer n'importe quoi sur absolument tous les sujets sans aucune connaissance particulière, en utilisant un verbiage lourdingue et des phrases dont la syntaxe grammaticale laisserait perplexe plus d'un rédacteur du petit Robert, fût-il Breton, afin que le lecteur, arrivé en fin de chapitre, ait complètement oublié le pourquoi du comment.

Je vous invite maintenant à embarquer avec Audren, Jaoven, Eurielle et Riwalenn, à la découverte de Marie...

Un soir d'été tombait sur le port. Les pêcheurs s'affairaient à débarquer leurs prises et la terre reprenait le dessus sur la mer. L'odeur du poisson se mêlait à celles des chevaux et du cordage mouillé, le discret bruissement des voiles affalées était couvert par le roulement des charrettes sur le pavé et le goût du vin submergeait peu à peu la sensation salée de ceux qui ont passé longtemps en mer. Même le vent marin semblait offrir une accalmie aux corps épuisés. Après quelques jours de pêche malheureux, Walig avait retrouvé le moral. Il avait rencontré sur le quai un homme qui s'était montré extrêmement intéressé par son navire et souhaitait lui confier une mission de transport aussi rapide que discrète. Trois hommes suffisaient à manœuvrer le Mad Avel, ce qui convenait tout à fait au commanditaire. Ce dernier payait bien plus que nécessaire pour la livraison d'un coffret. Avec Moran et Kerrien, l'affaire serait vite réglée.

Walig était perplexe. Cela ne faisait que quelques heures que le Mad Avel avait quitté St Julien et ils avaient passé sans problème la Roche Noire. Mais depuis que la nuit était tombée, Walig n'arrivait plus à faire le point. Le brouillard n'arrangeait rien et l'amer habituel, un feu indiquant l'île de Ti-Kern, ne semblait pas au bon endroit. A moins que cela ne soit celui de Molène, comment savoir ? Toujours était-il qu'il fallait prendre une décision, et il savait que ni Kerrien, ni Moran, peu habitués à la navigation de nuit, ne pourraient l'aider. Une sage mesure aurait été de jeter l'ancre, mais ils devaient absolument arriver à Brest pendant la nuit. Leur cargaison l'exigeait.

Lorsqu'il se rendit compte de son erreur, il était déjà trop tard. Le cri de Moran, immédiatement suivi du terrible bruit de la coque se brisant sur les récifs anéantit tous leurs espoirs d'arriver un jour à bon port. L'eau glacée s'engouffra dans la carène, et bientôt Walig ne pu compter que sur des débris et le peu d'énergie qu'il lui restait pour maintenir sa tête hors de l'eau. Il tenta de se retourner pour apercevoir ses compagnons d'infortune, mais il ne distingua que la silhouette de Kerrien, se maintenant péniblement hors de l'eau, agrippée à un rocher. Un flash lui traversa l'esprit : Kerrien et Moran ne savaient pas nager. Heureusement, une embarcation approchait. Deux hommes, à bord d'une barque. Ils avaient dû apercevoir le naufrage et arrivaient maintenant à portée de Kerrien, lui tendant une rame. Kerrien

monta sur l'esquif et poussa un cri, avant de retomber dans l'eau. Walig ne comprenait pas. Kerrien avait-il glissé ? Il appela au secours. La barque se dirigea vers lui. La dernière chose qu'il vit fût un de ses occupants, extirpant de son manteau un long couteau. En haut de la falaise, un menhir se mit à saigner.

*

Au petit matin, Ehoarn et Gwenole avaient déjà dissimulé leur bateau dans une petite crique et faisaient disparaître les traces du feu allumé la veille. La nuit avait été bonne, et les marchandises récoltées leur permettraient de vivre quelques temps. Le Mad Avel s'était révélé des plus intéressants. Le contenu du petit coffre pourrait être rapidement revendu, à l'exception d'un pendentif, peut-être en or, que Gwenole réservait à Marie. Il pensa aussi à leur avenir. Depuis que leur petite Tiphaine était née, Marie avait été rejetée par les villageois et une partie de sa famille, comme toutes les filles-mères, ou presque. Fortune faite, Gwenole pourrait l'épouser et faire de Marie une honnête femme. Confiants dans l'avenir, ils se dirigèrent d'un pas alerte vers le port, pour embarquer vers le continent. Comme toujours, ils voyageraient en plein jour, c'était plus sûr.

Débarqués, ils s'arrêtèrent déjeuner à la taverne de Mary-Jane, une irlandaise venue de Limerick dont les qualités de cordon bleu n'étaient plus à prouver, puis se dirigèrent vers la boutique d'Orpostek, un usurier connu pour racheter l'or à bon prix. Orpostek observa les bijoux puis leur demanda d'attendre un moment. Lorsqu'Ehouarn et Gwenole, à bout de patience, voulurent quitter la boutique, ils tombèrent nez-à-nez avec un brigadier et ses trois gendarmes. Orpostek avait reconnu les bijoux et prévenu les autorités. Ne pouvant expliquer leur provenance, Ehouarn et Gwenole furent jugés pour le pillage de la chapelle de Notre Dame des Grâces.

Malheureusement pour eux, à Lambézellec, la potence était toujours dressée.

2010

Lors d'un récent séjour en Cornouaille, ma sublime épouse et moi-même fûmes conviés à déjeuner par une personne délicate qui aimait réunir quelques esprits éclairés autour de bonne chère. La maîtresse de maison avait tout organisé pour que ce moment soit un enchantement, autant pour l'intellect que pour les papilles, et je me retrouvais rapidement à deviser avec le penseur Burnec et le Baron des fascinantes coutumes locales, alors que les mets raffinés préparés par des artisans fumaient dans l'âtre. . Comme parfois, lorsque l'attention est mise à rude épreuve, j'éprouvais le besoin de m'aérer un peu et, ayant averti ma divine moitié et m'étant excusé auprès des maîtres des lieux, je me dirigeai vers une petite porte de service donnant sur les jardins à la Française.

Il est important pour la suite de préciser que je n'avais pas bu plus que de raison. Aujourd'hui encore, je n'explique pas l'extraordinaire phénomène qui suivit. Ouvrant la porte de service, je ne me retrouvai pas, comme je l'attendais, à respirer le délicat parfum du buis mais agressé par les effluves nauséabonde d'une époque qui n'est plus. Des légumes, restes probables d'un marché, pourrissaient à même le sol qui n'était que par endroit recouvert de pavé, le reste se composant d'un mélange informe de terre, boue, excréments d'animaux et d'autres éléments dont je ne voulais même pas connaître la nature. Vêtus de hardes, les nombreuses personnes s'affairant sur cette place ne semblaient pas porter attention à moi. Non que j'eûs l'air invisible, j'en veux pour preuve les détours qu'ils faisaient pour m'éviter, mais ni ma présence, ni mon accoutrement ne suscitaient la moindre réaction. Ils s'exprimaient dans une langue bizarre, que j'identifiai comme du moyen breton, cette version parlée entre l'an mille et le 17^{em} siècle. Etrangement, je ne me sentis pas en danger et entrepris de déambuler, curieux de voir où me guideraient mes pas. Allais-je trouver un indice me permettant de me situer géographiquement ? Il eût été logique de penser que, si je m'étais déplacé dans le temps, je ne m'étais pas déplacé dans l'espace, mais rien dans la configuration des lieux ne me permettait de l'affirmer. J'entrepris de me diriger vers l'ouest, pensant fort logiquement que je rencontrerai la mer à un moment.

Après presque une heure de marche, j'étais au milieu de champs, déambulant sur un chemin de terre apparemment peu emprunté, si j'en croyais les herbes et ajoncs poussant à même le sentier. Le soleil de plomb rendait ma progression pénible et je commençais à me demander si mes convives, restés à table, allaient s'inquiéter de mon absence. J'espérais que le caractère exceptionnel de ce phénomène excuserait mon impolitesse. Je dois avouer, par ailleurs, que je n'avais pas la moindre idée sur la manière de rentrer, sinon chez moi, du moins dans mon époque. Je sentais pointer la nostalgie quand j'aperçus, au loin, une étrange structure. Cette vision provoqua chez moi un regain d'énergie, et c'est essoufflé que j'atteins cet agencement de pierres levées dominant la falaise. Il s'agissait d'un dolmen, entouré de six menhirs. Il était assez bas et rayé par endroits, comme s'il s'était agité d'une pierre de sacrifice. Je n'osai imaginer les cérémonies païennes et probablement dégénérées s'étant déroulées sur ces lieux. Le soir tombait, et les cris des goélands se rapprochant se faisaient de plus en plus menaçants. Je devais me résoudre à passer la nuit sur place, et entrepris de m'installer sous le dolmen. Après cette longue marche et tant d'émotion, je m'endormis rapidement, pensant à ma tendre compagne, à ses longs cheveux, sa bouche sensuelle et à la douce peau de ses jambes.

Un souffle glacial me réveilla. Je sursautai et me cognai sur la table de pierre, ne voulant croire mes yeux. Un spectre se tenait devant moi. Femme fantomatique, elle était vêtue de façon moderne, portant un jean, un pardessus et un pull en V, à la fois moulant et décolleté. Je tentai de la toucher mais ma main traversa sa poitrine opulente. Du doigt, elle désigna un des menhirs et s'évanouit en une spirale de poussière.

C'est alors que de façon incompréhensible, je me retrouvai allongé, par terre, sur le perron de la maison où nous avions déjeuné, accompagné de Burnec qui m'avait apparemment rejoint. Mon absence n'avait été que de courte durée et Burnec avait lui aussi éprouvé le besoin d'une petite promenade digestive. Il m'aida à me relever, car je titubai sous le coup de l'émotion. Ma rencontre avec cet esprit n'avait pas été sans conséquence et ma vision, qui ne s'était pas encore habituée à cette époque, était trouble. Mon estomac rendit les armes et je remerciai intérieurement le buis et Burnec pour leur discrétion. Nous aidant mutuellement, nous rejoignîmes la table et je me resserrai un verre de vin. J'avais de nombreuses fois été confronté à des phénomènes paranormaux, et je savais que l'alcool constituait un excellent médium dans ces cas. Je racontai mon aventure, qui, évidemment, enthousiasma l'audience. Naturellement modeste, je n'en tirai aucune gloire car après tout, je n'avais pas eu besoin de faire grand chose pour acquérir cet extraordinaire don de communication, cette fabuleuse perception à jamais refusée à certains de mes contemporains. Cependant, malgré mon acharnement et les nombreuses bouteilles vidées, je ne pu retourner dans ce pays où l'on n'arrive jamais.

Le repas s'achevant, nous décidâmes de passer au petit salon, où nous devions faire découvrir un ménestrel au Baron. C'est en passant devant une

des nombreuses vitrines d'antiquités de la demeure que je remarquai un petit coffre, entrouvert. Je m'enquis rapidement de sa nature. Il s'agissait d'un coffre du 16^{em} siècle, probablement dérobé dans la Chapelle de la Grâce, située sur la pointe Saint-Matthieu. Je fis immédiatement le rapprochement avec l'histoire de Ehoarn et Gwenole, et ce rapprochement me troubla.

Si ce coffre se trouvait dans la maison même où j'avais ressenti une vision, ne peut-on pas en déduire que le destin m'intimait, à sa manière, l'ordre de découvrir l'identité de l'apparition qui m'avait tant effrayé ? N'était-il pas logique de penser que le coffre, l'apparition et la table de pierre, irrémédiablement liés, devaient constituer pour moi les pièces d'un puzzle visant à rétablir, de façon définitive et ne souffrant aucune contradiction, la Vérité ? Cette mission ne devait-elle pas, pour les mois à venir, devenir ma seule et unique préoccupation ?

Face à tant de signes concordants, je décidai d'en faire ma quête, qui ne pourrait s'achever qu'une fois l'injustice sans raison renvoyée aux tréfonds des gouffres qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

2030 av JC.

Les orthostates étaient en place. Il ne restait qu'à placer la lourde table de pierre afin d'achever le Dolmen. Ensuite pourrait se dérouler la cérémonie qui récompenserait les fidèles, certains en leur offrant la félicité, d'autres en leur offrant une mort glorifiant les Dieux impies venus de Brocéliande. En ces temps là, l'un ou l'autre sort était également enviable. La lumière, traversant les feuilles des arbres surplombant la falaise, prenait une teinte verdâtre et baignait la scène d'une lueur irréaliste. Ecrasés par le fardeau mais trouvant en leur foi un regain d'énergie, les hommes soulevèrent la pierre gigantesque et la placèrent sur les pieds, leurs cris exprimant à la fois la victoire, le soulagement et la douleur.

Six prêtres approchèrent. Ils formaient un groupe compact autour d'une jeune fille qui serait la première sacrifiée. Splendide dans sa robe blanche, elle paraissait sereine. Sa lumière intérieure irradiait la pierre, gommant les reliefs et les imperfections dans un halo sublime. Les êtres s'agglutinant aux premiers rangs auraient pu jurer que la température s'était élevée de quelques degrés lorsque la beauté diaphane s'étendit sur granit. Les phalanges de rennes percées, ancêtres des bombardes, résonnaient alors que le grondement de tambours rudimentaires se faisait entendre, de plus en plus fort. Aucune émotion ne transparissait sur le visage de Marie, alors même qu'elle allait être sacrifiée. Elle semblait apaisée. A moins que la rudesse du peuple qui deviendrait Celte ne lui ait interdit d'exprimer le moindre sentiment. Elle savait qu'elle allait consacrer cette pierre. Que grâce à elle, son peuple, fier et indépendant, bénéficierait pour toujours de la clémence, de la mansuétude, et même d'un certain favoritisme de la part de dieux qui trop souvent les abandonnaient à leur sort, perdus qu'ils étaient sur leur petite île. Le prêtre souleva une énorme pierre au dessus de la tête de Marie, et soudain les tambours se turent. Seul le chant des oiseaux de la forêt, se mêlant dans le lointain aux cris stridents des mouettes, troublait la quiétude des lieux. Marie regarda un instant cette forme qui allait s'abattre sur son crâne, libérant des flots de sang, laissant la vie s'insinuer dans la moindre fissure et nourrir cette terre d'Armorique qu'elle aimait tellement. La pierre s'abattit en un bruit sourd. Il eût sans doute été plus théâtral que le crâne de Marie se fendit d'un seul coup, mais le prêtre dû s'y reprendre à plusieurs reprises. Il acheva son

œuvre quelques instants plus tard, essoufflé de tant d'efforts. Le corps de Marie était enfin immobile. Sa tête, détachée du corps, n'était plus reconnaissable. Elle roula et tomba par terre. C'est alors que la terre se mit à trembler. Doucement d'abord, le grondement fut couvert par les cris des animaux s'enfuyant alors que les hommes restaient impassibles. Ils savaient ce qui allait se produire. Un poney, dans sa fuite, tomba de la falaise, emportant avec lui quelques malins qui tombèrent dans le ravin. La terre semblait en furie, contrastant avec une mer d'huile qu'offrait rarement l'Iroise. Six pierres commencèrent à sortir de terre, autour du dolmen, semblant pousser telles de monstrueuses plantes. Elles s'élevèrent, conjointement, jusqu'à atteindre une hauteur de près de trois mètres, formant un parfait hexagone, chaque angle définissant une saison ou un point cardinal. Subjugué par tant de pouvoir, le prêtre se mis debout sur la table du dolmen et abattit la pierre sur son propre crâne.

Affolés par la tournure que prenaient les événements, les fidèles paniquèrent soudain et se dispersèrent rapidement. Était-il possible que les dieux désapprouvent cette cérémonie ? Où avaient-ils fauté ? Les bois, auparavant baignés d'une douce lumière verte, s'étaient assombrés et étaient devenus effrayants. L'air fut bientôt chargé d'électricité et un éclair, unique et incroyablement puissant, frappa le faite du plus grand arbre de la forêt qui, aussitôt, s'embrasa. Le brasier était immense, et se propagea même au continent. De la forêt de pen-ar-bed il n'allait bientôt rester qu'un tas de cendre, sur lequel aucun arbre ne repousserait. Dans bien des années, la nature tenterait de reprendre ses droits, installant une timide lande sans cesse battue par les vents. Les sangliers, ours et cerfs seraient remplacés par des lapins et de misérables mulots. Et, de temps à autre, on apercevrait au dessus de la falaise une aura, une lumière diffuse, un brouillard à forme féminine . Et Marie deviendrait, pour des années, un prénom maudit. Jusqu'à ce qu'une autre Marie, loin, dans un pays aux confins de l'empire Romain, ne lui rende droit de cité.

*

Le lecteur au fait de certaines conjectures paléolithiques a peut-être accueilli le récit qui précède avec un certain scepticisme. S'il est possible que j'aie pris une certaine liberté littéraire visant à renforcer l'ambiance de la scène, il m'est possible d'étayer de nombreux éléments, que je souhaite soumettre à une réflexion toute cartésienne.

Tout d'abord, il est important de savoir que dans les 5 départements bretons, on a pu recenser environ 1000 dolmens et 6000 menhirs, la plupart inclus dans des alignements. Personne ne peut nier leur présence, encore faut-il l'expliquer. Prosper Mérimée, dans son « étude des monuments druidiques », publiée en 1852, signale que « l'emploi d'un grand nombre de bras, expliquent *jusqu'à un certain point* le transport et l'érection des plus grands

menhirs. ». Or les mégalithes furent levés, pour la plupart entre –2000 et –3000 avant Jésus-Christ. La population bretonne était alors nettement inférieure à la population actuelle, et nettement plus clairsemée. Il est logique de considérer qu'un clan comprenait une dizaine de personnes et que quelques rassemblements épisodiques, comme celui décrit précédemment, pouvaient regrouper 3 ou 4 clans, dans les rangs desquels se trouvaient de nombreux enfants et femmes. Par ailleurs, l'espérance de vie à l'époque étant moindre, on peut déduire assez aisément qu'un homme « dans la force de l'âge » ne devait pas dépasser les 14 ans, âge auquel la musculature est nettement inférieure à celle d'un adulte robuste. Si l'on ajoute à cela l'outillage rudimentaire de l'époque, il paraît impossible à un groupe de pré-adolescents d'ériger un menhir uniquement armés de quelques bâtons.

Certaines théories évoquent l'intervention de civilisations plus avancées technologiquement, qui auraient pu ériger ces pierres en même temps que les pyramides égyptiennes. Si ces affabulations ne manquent pas de charme, il est évident qu'une telle civilisation aurait forcément laissé plus de traces et que nos historiens les auraient depuis longtemps retrouvées. Plutôt qu'une mystérieuse civilisation, n'est-il pas plus raisonnable de penser que les pierres n'ont pas été levées par l'action d'une population quelconque, mais plutôt par ce que j'appellerai une « divinité discrète » suite aux invocations des prêtres ?

Une autre théorie considère les dolmens comme des sépultures, et non des tables de sacrifice. Nous pouvons sans risque d'être contredits affirmer qu'il n'y a pas d'antinomie entre ces deux fonctions. D'ailleurs, pourquoi les cadavres enterrés ne seraient ils pas « issus » de sacrifices ? On pourrait objecter que les squelettes retrouvés ne portent que rarement la marque de mauvais traitements. On peut cependant supposer qu'afin d'éviter d'être accusé de pratiques barbares lors de l'arrivée du christianisme en Bretagne, les descendants des prêtres sacrificiels ont remplacé certains os « marqués » par des os sains. D'ailleurs, rares sont les squelettes retrouvés complets. Enfin, on pourrait se questionner sur la validité d'une intervention divine lors de la levée de menhirs et non des dolmens. La physique apporte la réponse à ce mystère : un dolmen est composé de plusieurs pieds et d'une pierre, massive et horizontale. Pris individuellement, les pieds du dolmen sont nettement plus petits que des menhirs, aussi leur levage ne posait pas de problème aux population de l'époque. La table en elle-même est une pierre, certes massive, mais horizontale, ce qui fait que son centre de gravité est plus proche du sol. Elle est donc également beaucoup plus facile à déplacer. Il est donc raisonnable de penser qu'une fois le dolmen érigé, au prix de nombreux efforts, un ou plusieurs sacrifices pouvaient être utilisés pour faire « sortir » les menhirs du sol.

Quiconque se promène en forêt peut constater que la lumière traversant une feuille prend une jolie couleur verte. Par ailleurs, le littoral breton n'est que très rarement forestier, et les arbres qui le composent ont pour la plupart beaucoup moins de 1000 ans. Cela conforte la théorie de

l'incendie oublié. Enfin, les archives départementales du Finistère ne signalent aucune « Marie » (ou « mary ») en Bretagne avant l'an zéro de notre ère alors qu'elles étaient, pour ce même département, environ 500 en 1900. Preuve s'il en est de la désaffection pour le prénom durant une longue période. La présence de poneys à cette époque dans la région n'est pas prouvée, même si elle n'a rien d'irréaliste. Le lecteur tatillon pourra considérer que l'animal en question était peut-être un âne ou un ours.

Loizig sursauta. Le bruit des fers s'entrechoquant, les cris des bestiaux et des hommes qu'on égorge et la chaleur du feu consumant les habitations ne favorisaient décidément pas le sommeil. Ronchonnant comme un hérisson, il s'étira, saisit son épée et sortit de chez lui. Tout autour de lui, les vikings fraîchement débarqués faisaient régner le désordre le plus total. Il ramassa une hache sur un cadavre et la planta dans le crâne du belligérant le plus proche. Le barbare émit un petit bruit, presque comique, qui contribua à remettre Loizig de bonne humeur. Il décida alors qu'il en avait assez fait et que la meilleure façon pour lui de terminer sa nuit serait d'aller se rendormir dans la lande, loin des combats.

Ce fut presque sans encombre qu'il quitta le village et se dirigea presque naturellement vers l'ensemble de menhirs érigés trois milles ans plus tôt. Son instinct de guerrier étant toujours en alerte, il perçut une présence, sous le dolmen. Effectivement, tapie dans l'ombre, une silhouette essayait de ne pas se faire remarquer. Sans un bruit, Loizig contourna l'ensemble pour la surprendre par derrière. Il bondit, mais, au dernier moment, retint son arme. Il s'agissait de Marie, jeune fille du fermier du village, qui avait pu s'échapper. Jugeant la mignonne, il ne regretta pas son geste. C'est qu'elle avait des arguments, la demoiselle ! Son buste avantageux éveilla en lui un désir irréprouvable qu'il décida de ne pas contrarier. Au petit matin, tous deux découvrirent un village en ruine. Les assaillants avaient quitté les lieux, continuant vraisemblablement leur route vers le continent, ne laissant derrière eux que mort et désolation. Loizig, qui n'avait pas de famille, ne comprit pas la grande affectation qui atteint Marie. Affamé, il entreprit de faire un feu pour y griller quelques mets abandonnés par les pillards. Il décida ensuite de quitter l'île à son tour et proposa à Marie de le suivre sur l'île d'Ys. Elle refusa et le regarda s'éloigner dans le lointain.

Restée seule, Marie entreprit de ranger le village. Elle transporta les cadavres jusqu'à la fosse de Kerouatz et regroupa les quelques animaux qui avaient échappé au carnage. Le soir venu, elle décida de retourner se reposer près du dolmen, l'endroit étant approprié pour guetter les navires. Elle fut réveillée par la caresse glaciale d'une apparition. Bizarrement, elle ne fût pas effrayée : le fantôme qui se présentait à elle lui ressemblait trait pour trait et la considérait d'un air bienveillant. Sans même parler, le spectre lui révéla qu'elle

était enceinte depuis la veille, et que l'une de ses descendantes, prénommée Marie, jouerait un rôle crucial dans cette partie du monde. L'esprit lui confia également la tâche de repeupler l'île. A partir de ce moment, Marie alluma tous les soirs de grands feux sur la plage, pour attirer les bateaux et se consacra avec joie et motivation à sa mission.

C'est ainsi que nous est parvenue, via des écrits attribués au précepteur du roi Hoël premier de Bretagne, la légende de Marie, la ribaude de Ty Kern. Si je n'eu jamais la chance de tenir entre les mains le manuscrit original, j'ai pu en obtenir une traduction assez fidèle en vieux français. Il est ensuite assez difficile d'établir avec certitude la descendance de Marie, on constate que deux siècles plus tard la population de l'île atteint une centaine d'habitants, ce qui est un chiffre tout à fait honnête pour l'époque. Quelques apparitions du fantôme sont mentionnés pendant cette période, mais il est de même assez difficile de définir s'il s'agit de canulars ou de véritables apparitions, le folklore Breton se peuplant peu à peu de fées et de farfadets. Il est cependant vraisemblable que certaines de ces apparitions soient authentiques, comme la fameuse apparition dite du « bouquet mystère ».

Le van Volkswagen s'engagea en cahotant sur le chemin de terre. Sur le transistor, Jimi Hendrix chantait le vent : *Les lumières de la circulation vireront au bleu*. Le van s'arrêta, et Marie en descendit dans un nuage de fumée bleue. Depuis toute petite, elle adorait cet endroit. *L'île minuscule s'affaisse en aval*. Du haut de la falaise, on pouvait apercevoir l'île de Ti Kern. En titubant, elle entra dans l'immense abbaye à ciel ouvert. Marie voulut s'allonger dans l'herbe mais elle aperçût une forme étrangement proche, au dessus de l'île. *Le vent se souviendra t'il un jour des noms qu'il a soufflé autrefois ?* Un spectre, étrange, sembla l'attirer. Elle voulut marcher vers lui. Ses compagnons étaient trop détachés de la réalité pour s'apercevoir qu'elle se dirigeait vers le précipice. *Plein de sagesse, il murmure « Non, celui-ci sera le dernier »*. Elle avait l'impression de se voir, elle-même, flottant dans l'éther, fantastique apparition. Elle fit un pas de plus. *Et le vent pleure Marie...*

C'est au cours d'une promenade à Fine Terre que je découvris l'étonnante abbaye Saint Matthieu (Loc Mazé, pour les autochtones). Pour ceux qui n'ont pas eu le plaisir de fouler ces terres arides, il est assez difficile de décrire ce lieu grandiose. Située au confin de la terre et de la mer, alors que les vagues se brisent, faisant jaillir l'écume par grand vent sur les rochers escarpés, se dresse l'une des constructions les plus mystérieuses et fascinantes jamais observées. Cette abbaye ressemble, grosso-modo, à une église, à ceci près qu'elle ne se compose que de murs et sert d'abri aux mouettes. Recouverts de mousse verte, ces murs conservent à jamais une partie de leurs mystères, car personne n'a encore découvert la véritable fonction de cet édifice. Quelques sculptures qui ne sont pas sans rappeler l'art Inca ajoutent au mystère. S'il s'agissait vraiment d'un lieu de prière, n'eût-il pas été opportun d'y réaliser une toiture ? De plus, quelle serait son utilité alors qu'une chapelle, elle même couverte d'un toit de fort bonne facture la jouxte. Certains supposent que les murs, en durs, supportaient une bâche protégeant les croyants des intempéries. On peut cependant se demander quels animaux pouvaient fournir une telle quantité de peau à une époque où le tissu se faisait rare, d'autant que, nous l'avons vu, la lande n'était peuplée que de mulots et de lapins. Il aurait fallu un travail titanesque à une importante partie de la population pour réaliser un tel ouvrage. Ne peut-on pas en déduire que cet édifice à ciel ouvert avait une toute autre fonction ? Une fonction qui nécessitait à la fois un bâtiment grandiose et une construction à ciel ouvert ?

Il est évident que l'absence de toiture ne peut être motivée que par deux possibilités : Soit on souhaite faire entrer quelque chose à l'intérieur (comme la pluie ?), soit on doit sortir par le toit. L'absence de culture maréchère à l'intérieur de l'édifice nous amène à penser que c'est plutôt dans le sens terrestre que le mouvement devait avoir lieu. Si nous excluons tout ce que la technologie ne permettait pas à l'époque (envol de fusée, hélicoptères etc...), ne peut-on raisonnablement penser qu'il s'agissait d'un des plus importants lieux d'envol des âmes ? Cela expliquerait l'activité hectoplasmique importante relevée dans la région . Anahanka, sur le portail « paranormal FR network » signale « Quand je l'ai amené pour l'enterrer, j'ai vu un halo jaune sortir de son petit corps » . N'est-ce pas là une preuve irréfutable ?

- 3 500 000 000

Elle ne voyait rien. Elle flottait. Vraisemblablement dans une sorte de liquide. Elle avait cependant conscience de son entourage et savait qu'autour d'elle, d'autres s'agitaient. Son voisin de droite la bouscula un peu en se répliquant, elle n'en prit pas ombrage. Elle trouvait juste la méthode désordonnée. Pourquoi se répliquer sans but, à l'infini ? Elle se doutait bien qu'au bout d'un moment, ils allaient être trop serrés. Rebelle, elle n'imaginait pas l'existence comme ça, aveugle, sourde, sans aucune autre sensation que le désagréable picotement provoqué par la réplication. D'ailleurs, était-il vraiment désagréable, ce picotement ? Elle ne pouvait en juger, organisme unicellulaire qu'elle était.

Elle décida que les choses devaient changer, et, effectuant un mouvement inédit, se transforma peu à peu en chromosome. Fière de son idée, elle continua à se répliquer, à s'auto-combiner...

Dauphin, licorne, Christophe Maé... A partir de maintenant, et grâce à Marie, tout était possible.

Le bip-bip strident du réveil Minnie fit sursauter Marie. Elle s'était endormie la veille sur son livre. Finalement, la lutte contre l'ombre jaune paraissait nettement plus passionnante dans la voix de Nicolas Sirkis que sous la plume d'Henri Verne. Elle rajusta son pyjama Waikiki et descendit dans la cuisine. Ses pieds quittèrent la moquette verte douillette pour le froid carrelage blanc et noir. Sur la table en formica blanc l'attendaient déjà son bol et sa boîte de chocolat en poudre. Elle répondit machinalement au clin d'œil de Groquick. A cette heure-ci, elle était seule dans la maison. Ses parents étaient déjà partis travailler, leurs horaires de gardiens de la paix les empêchant, la plupart du temps, d'assister au départ de Marie pour l'école. Elle alluma la télévision mais prêta peu d'attention aux affabulations de Candy et à sa vie au couvent. Marie voulait être policière. Comme ses parents.

Après un rapide passage dans la salle de bain, elle s'habilla et se dirigea vers son école primaire, toute fière des cache-oreilles à tête de lapin que sa mère lui avait acheté le samedi précédent. Elle trottina le long du trottoir et observa un instant son reflet dans la vitrine du boulanger. Elle se trouvait bizarre. Etrangement pâle, un peu comme un fantôme.

Elle dépassa un groupe de lycéens qui attendait le bateau pour traverser vers le continent, et les envia. Ici il y avait assez peu d'animation, et quasiment aucune chance de rencontrer des gens intéressants. De temps à autre, un troupeau de touristes venait profiter des plages ou observer le dolmen et ses menhirs. Un jour, un drôle de scientifique était même venu faire des mesures, persuadé que le lieu regorgeait d'énergie paranormale. Il fût rapidement chassé de l'île, sous les quolibets moqueurs des habitants. Il faut savoir que le Breton est chafouin, et n'apprécie que modérément les touristes, surtout si ces derniers s'attaquent aux lieux sacrés. Marie ne comprenait rien au discours du scientifique, mais elle savait que le lieu était magique. Un soir, elle avait trouvé, posé sur la table du dolmen, une grosse crevette, un bouquet. L'animal n'avait pas l'air de souffrir le moins du monde de sa situation, mais Marie savait que sa présence à l'air libre ne pourrait pas durer. Muée par les meilleures intentions, elle voulût l'attraper pour le rejeter à la mer. Elle approcha la main et saisit le décapode qui se changea aussitôt en une belle jeune femme au milieu d'une nuée d'étincelles. Ses mains blanches l'effleurèrent et tout à coup, Marie eût la révélation d'un passé troublant. Elles

étaient toutes là, les Marie liées à cet endroit magnifique. Marie l'amibe, la sacrifiée, la ribaude, la fille-mère, la hippie. Elle sût alors que l'île n'avait pas encore livré tous ses mystères.

Lorsqu'elle arriva dans la cour de récréation, elle s'aperçût avec une légère déception que son cache-oreilles allait passer inaperçus. Un événement exceptionnel mettait tout le monde en ébullition : une nouvelle venait d'arriver à l'école. Marie lui jeta un œil rapide, et décida qu'elle avait l'air niaise, avec ses collants de laine, sa jupe plissée, son sweat « mon petit poney » et son cartable en cuir qui ne portait même pas de marque. De plus, cette bêcheuse avait le mauvais goût de porter le même prénom qu'elle : Marie. Marie Kermeur.

Je vous salue, Marie

Depuis plusieurs années, nombreux sont ceux qui ont voulu percer le mystère de Marie. De ce personnage, on ne sait, tout compte fait, que peu de choses. De façon surprenante, elle est absente des plus grandes encyclopédies (même l'encyclopedia Britannicae ne lui consacre pas le moindre article). Sans aller jusqu'à envisager une théorie du complot, trop souvent évoquée par mes prédécesseurs, je ne peux m'empêcher de m'interroger sur ce manque d'information sur une personne, à l'heure où le savoir transite plus rapidement que jamais grâce à l'évolution des technologies. Veut-on nous cacher une vérité qui semble trop dérangeante pour le pouvoir ? Marie aurait-elle quelque lien avec des événements occultes, surnaturels ou non, que le grand public doit ignorer sous peine de bousculer l'équilibre fragile, mais bien réel, concocté par nos classes dirigeantes, livrant au peuple l'opium d'une religion télévisée asceptisée, jusqu'à ce qu'à la croisée des hasards, quelqu'un se lève et brandisse l'ineffable étendard de la vérité, celle qui ne saurait être ignorée et qui n'est pour l'instant qu'à la portée de quelques loups ressortant de parmi les moutons ? Si Marie est un personnage si ordinaire, ne peut-on pas s'attendre fort logiquement à trouver des dizaines d'ouvrages consacrés à un personnage de cette importance ?

Plusieurs semaines après mon enquête approfondie, j'en suis toujours à m'interroger : pourquoi ai-je été choisi, pourquoi Marie s'est-elle adressée à moi, me demandant de rétablir la vérité à son sujet ? Malgré mes fortes présomptions, je ne pourrai jamais prouver que le fantôme, rencontré un jour de banquet, au fin fond des terres de Cornouailles, peuplées de légendes et de mystère, de chouchen et de saucisses, était bien celui de Marie, la Marie sacrifiée qui, finalement, renaît perpétuellement.

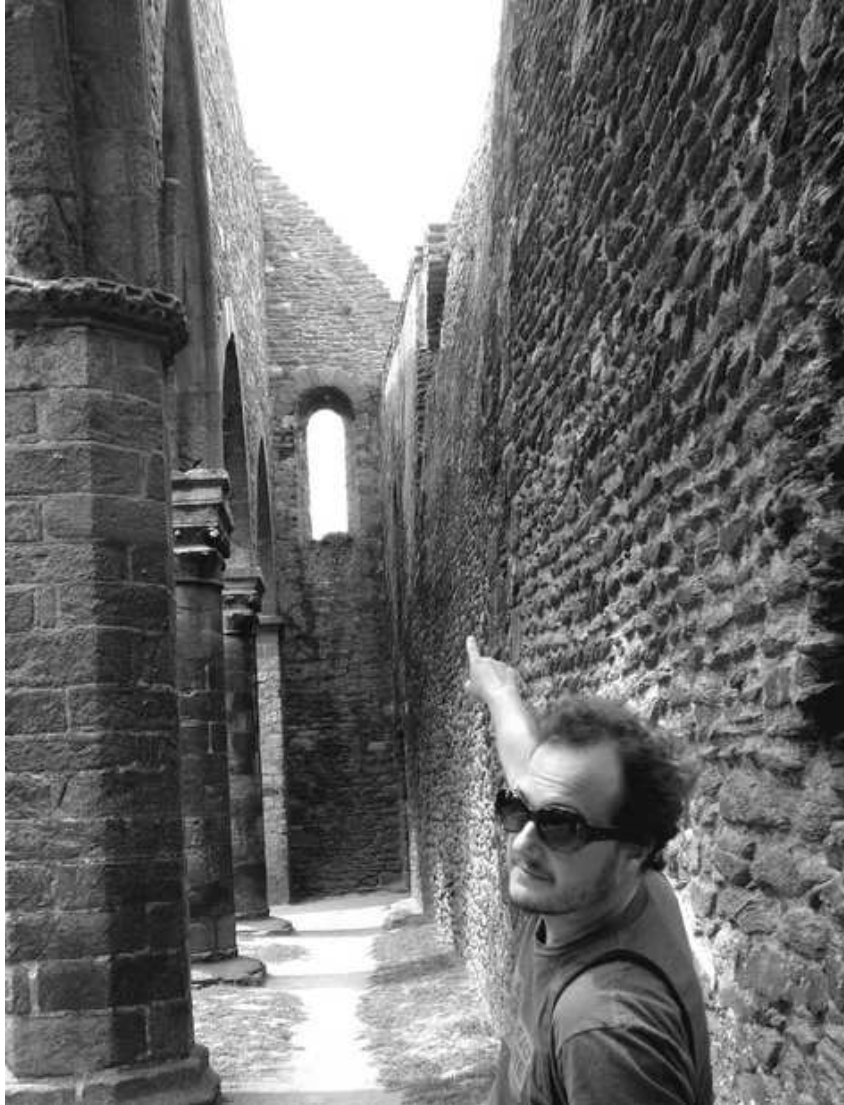
Quelques faits troublants : Marie failli se marier en Bretagne, alors que moi-même ai convolé en justes noces à Quimper. Elle vécut au bord de la mer, tout comme moi. J'aime voir dans ces faits plus que de simples coïncidences.

Epilogue, Août 2010

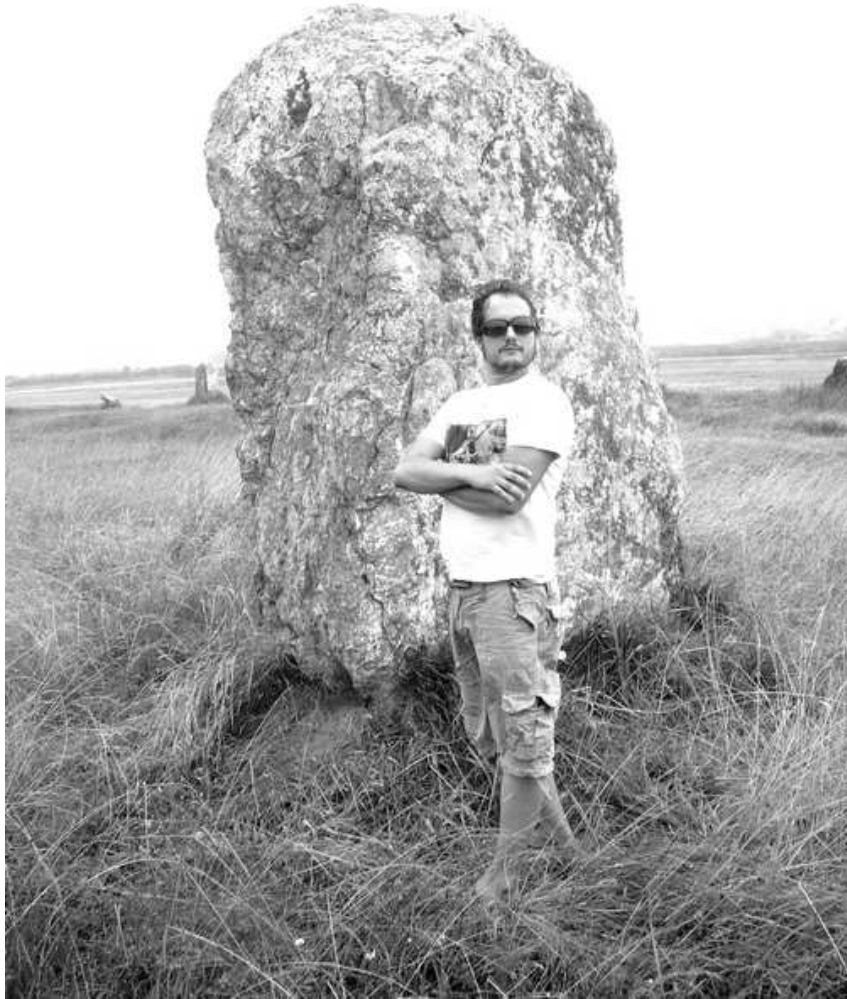
Je filais au volant de mon cabriolet, à 160km/h, au milieu des marais salants de Guérande, le dernier titre de Carl Douglas à fond dans les oreilles. Regardant dans mon rétroviseur, j'aperçus une forme blanchâtre flotter au dessus des marais. Elle sembla me suivre un instant puis s'évanouit.

Je n'eus aucun mal à reconnaître Marion Ravel.

Archives photographiques



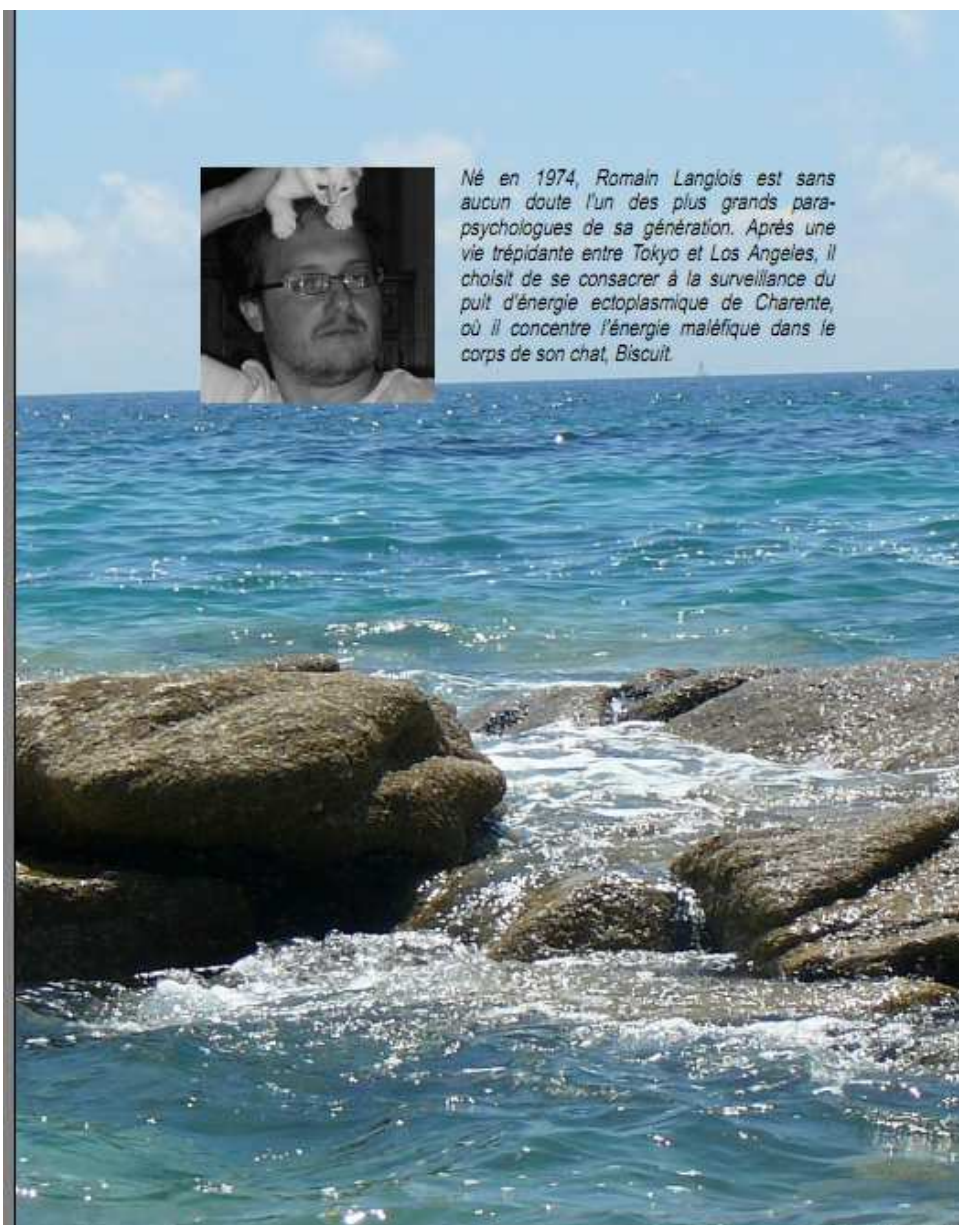
L'auteur dans la fameuse abbaye de la pointe saint Matthieu



L'auteur devant un des menhirs de Ty-Kern



L'auteur qui mange une crêpe



Né en 1974, Romain Langlois est sans aucun doute l'un des plus grands parapsychologues de sa génération. Après une vie trépidante entre Tokyo et Los Angeles, il choisit de se consacrer à la surveillance du puit d'énergie ectoplasmique de Charente, où il concentre l'énergie maléfique dans le corps de son chat, Biscuit.